

# Benjamin Fondane entre le « mal des fantômes » et le « mal d'aurore »

MICHAËL FINKENTHAL

On est surpris de constater chez un auteur qui a souvent invoqué « la conscience malheureuse », « le mal des fantômes » ou « le gouffre » et qui a écrit abondamment sur Rimbaud et Baudelaire, le nombre relativement réduit de références à Lautréamont. Isidore Ducasse est pourtant mentionné dans *Rimbaud le voyou*<sup>1</sup> – écrit par Benjamin Fondane au début des années trente : le chapitre XXIV est essentiellement dédié à une étude comparative de l’œuvre de ces deux poètes « maudits ». L’auteur y reconnaît que l’expérience de Lautréamont est « aussi extravagante que celle de Rimbaud et que *Les Chants de Maldoror* est un « ouvrage situé aux confins de la folie romantique» mais en même temps, il remarque qu’on ne peut pas « situer sur le même plan spirituel, dans les mêmes catégories, les terribles *discours* de Lautréamont d’une part, et l’atroce *expérience* de Rimbaud, d’autre part »<sup>2</sup>. Le « discours » de l’un agit sur le monde comme un dissolvant, observera Fondane, tandis que « l’expérience existentielle » de l’autre mène bien au-delà pour annoncer une révolte contre la mort et devenir ainsi, une vraie tentative « de destruction de ce monde »<sup>3</sup>. Tout comme le Nietzsche d’*Ecce Homo*, Lautréamont « enseigne ce qu’il sait très bien ne pas savoir », il utilise un arsenal littéraire mis en œuvre pour éblouir, pour « faire énorme », devenant ainsi « une sorte de Hugo à contre-poil »<sup>4</sup>. Fondane ne nie pas que l’expérience de Lautréamont – car son *discours* n’est il pas lui aussi calqué sur une *expérience* – a été « une des plus étranges et terribles dynamites morales que l’on ait jamais retournées contre le monde ancien »<sup>5</sup>. Mais entre les deux expériences de vie il y a, pour une raison ou une autre, un hiatus : la dynamite de Ducasse n’explose pas !

Connaissant les rapports entre Fondane et les surréalistes, on peut se demander si la dévaluation de l’expérience existentielle de l’auteur de *Chants de Maldoror* n’est pas due – en partie au moins – à l’importance disproportionnée qu’André Breton a toujours accordée à Lautréamont. Dans une note ajoutée à la fin de son livre sur Rimbaud, Fondane cite le *Second Manifeste du Surréalisme* : « on comprend mal que ce qui tout à coup vaut à Rimbaud cet excès d’honneur ne vaille pas à Lautréamont la déification pure et simple » et ajoute avec ironie, qu’il cédera volontiers celui-ci « à M. Breton pour toute canonisation à venir »<sup>6</sup>. En fait, pourquoi n’aura-t-il pas Lautréamont aussi le droit d’être associé aux autres poètes du « désespoir métaphysique », Baudelaire, Kleist, Rimbaud, Hölderlin ou Nietzsche ? Pourquoi ne pas reconnaître que lui aussi a souvent réalisé la « consubstantialité de l’art à la vie » ?<sup>7</sup> Est-ce un rejet du aux *Poésies, une préface à un*

*livre futur* ? Serait-il possible que Fondane n'ait pas compris le sens vrai et la signification profonde de cet apparent reniement du poète ? Lui aurait-il échappé qu'en fait lui aussi « chantait le bonheur en désespéré », comme l'écrira Caillois en 1947 dans son article de consacré à Lautréamont ?<sup>8</sup>

Fondane cite dans *La Conscience malheureuse* ce passage de Byron « connaissance est douleur ; ceux qui savent le plus doivent pleurer le plus profondément... » et reconnaît dans son Rimbaud que *Les chants de Maldoror* représentent « un match en six rounds, sans arbitres, sans soigneurs, où seuls Dieux et Lautréamont sont aux prises... »<sup>9</sup> ; pourquoi n'acceptera-t-il pas chez Isidore Ducasse la même déchirure profonde dans la chair existentielle qu'il constate chez Rimbaud ? Quand on se retrouve dans une telle confrontation avec Dieu – et le texte des *Chants* en témoigne sans l'ombre d'un doute sur l'intensité de l'engagement (pour constater ensuite dans les Poésies que la bataille a été inutile) – on aurait pu accorder au poète le bénéfice du doute et définir son pessimisme, comme dans le cas du Rimbaud, un « pessimisme métaphysique ».

Mais Fondane ne le fait pas ; il considère que Lautréamont n'a pas été vraiment pénétré par la crainte, ce qu'il en fait reste étranger à l'angoisse, il n'est pas vraiment imprégné par la passion. Or pour lui, *exister* signifie : « aller jusqu'au bout dans le monde de la passion, de la crainte, du tremblement, de l'angoisse, de l'espoir »<sup>10</sup>. Ainsi, le pessimisme de Lautréamont s'avère être un *pessimisme éthique*, « qui reproche à Dieu d'être identique au Mal ». Le corollaire de ce constat est que la pureté morale « est à la base même de la violente colère de Lautréamont » et le corollaire de ce corollaire est le constat du poète que homme et Dieu ensemble, sont injustes et imparfaits. « Si l'homme est un monstre, Dieu est donc un vampire ! »<sup>11</sup> – écrivait Fondane en nous offrant le portrait d'un Lautréamont gnostique.

Il faut rappeler qu'avant d'écrire son livre sur Rimbaud, Fondane avait publié dans les „Cahiers de l'Etoile”<sup>12</sup> un long compte-rendu sur le livre de Léon-Pierre Quint, *Le comte de Lautréamont et Dieu* (paru en 1929). Déjà, il y constatait que le poète ne fait rien d'autre dans son œuvre que de « dénoncer la misère éthique de Dieu ». Mais, en même temps il concédait que, « comme Pascal et plus encore que Pascal, Lautréamont éprouve la misère d'être »<sup>13</sup>. À cette époque Fondane associait encore Ducasse à Rimbaud et Baudelaire au moins en ce qui concerne leur constat que la « contradiction est la seule réalité vivante ». Le fait que la fameuse et future préface aux poèmes de Lautréamont n'est qu'une manifestation concrète de ce constat dans la vie même du poète, échappe au « logiciens invétérés », aux sophistes du mal comme à ceux du bien dit Fondane. Seuls les surréalistes « continuent à se servir de cette même Préface, d'en extraire seulement les textes seuls vont dans leur sens, ou qui sont susceptibles d'une déformation... »<sup>14</sup> (à nouveau, un petit règlement des comptes avec les surréalistes !). On retrace clairement dans cet article, des idées exprimées plus tard par Fondane dans son Rimbaud mais son évolution vers une pensée existentielle de facture chestovienne, le poussera à faire une distinction ultérieure entre la nature divergente de la révolte contre les évidences chez les deux poètes.

Vers la fin des années trente, Gaston Bachelard a publié chez José Corti son livre sur Lautréamont que Benjamin Fondane discutera dans sa rubrique de « philosophie vivante » qu'il écrivait mensuellement pour les „Cahiers du Sud”<sup>15</sup>, la revue de Jean Ballard publiée à Marseille. Dans son compte rendu, le poète philosophe observe d'abord le fait que Lautréamont est considéré un « cas-type ... cas limite de l'activité poétique » dans le cadre d'un vaste projet de psychanalyse de la culture, que tentait Bachelard : « Le lautréamontisme est pris par Bachelard comme un critère de poésie »<sup>16</sup>. Fondane ne met pas en cause la valeur de ce postulat ; il observe pourtant, d'une manière surprenante, que la rage ducassienne, celle qui le fait haïr la force, la brutalité, la violence, même la vie, est une rage... mathématique ! Cette observation aurait pu paraître en effet bizarre, désopilante même, si elle n'était pas suivie aussitôt par l'observation de Bachelard concernant l'existence de deux conceptions différentes du «tout-puissant», la deuxième étant celle d'un « tout-puissant de la pensée (que) Lautréamont associe au même culte que la géométrie »<sup>17</sup>. À ce point, il semble que Bachelard livre à Fondane un argument que celui-ci attendait depuis la publication de son *Rimbaud* : « On le voit, une adoration de la pensée fait pendant à une exécration de la vie dans l'œuvre ducassienne » ! À l'interrogation de Bachelard, « pourquoi Dieu a-t-il fait de la vie alors qu'il pouvait faire directement de la pensée ? » Fondane répond, en faisant référence à son propre texte de 1933, en écrivant que Rimbaud reprochait à Dieu d'avoir créé la pensée tandis que Lautréamont lui reprochait d'avoir créé la vie<sup>18</sup>.

Il n'est pas inutile de rappeler ici à quel point l'affirmation de la suprématie de la pensée par rapport à la vie répugnait à Fondane. Déjà dans sa préface à *La Conscience malheureuse* (1936) il affirmait la nécessité, non d'une pensée autonome, mais « une pensée solidaire de l'existence » qui non seulement participe à l'existence mais qui s'écrie en son nom : « Quelle besoin a-t-elle donc, l'existence, d'être justifiée et légitimée ? »<sup>19</sup>. On comprend donc bien qu'entre *Rimbaud le voyou* et le moment où il écrivait l'article sur le livre de Bachelard, Fondane n'a pas changé de cap en ce qui consiste l'idée centrale qui situait Lautréamont en dehors de la galerie des penseurs existentiels. « Maudit », oui, il pouvait l'être comme l'ont été Laforgue ou Verlaine. (Il est intéressant de se souvenir que le jeune Fundoianu déjà avait réfléchi sur la nature de la poésie de ces trois poètes : dans son premier livre publié avant son départ pour Paris, *Images et Livres de France*, Fondane observait leur originalité, le fait qu'ils étaient « très différents » de leur contemporains, mais ce facteur et la nature de cette différence, l'intéressait moins à l'époque que l'élément stylistique. Ainsi il en arrive à la conclusion que « ...sans le positionnement par le style, si seule comptait la différence par rapport à l'ordinaire, le compte de Lautréamont passerait avant Chateaubriand, Laforgue avant Hugo, Rimbaud avant Verlaine »<sup>20</sup>. Et cela aurait été inacceptable pour B. Fundoianu en 1922.

Gaston Bachelard s'interroge dans son livre sur le caractère singulier de ce poète maudit et il arrive à la conclusion que son œuvre représente une « phénoménologie de l'agression ». *Les Chants de Maldoror* font découvrir « un complexe lautréamontien de l'animalité, complexe inhumain ». Pourtant, la pensée elle aussi est un acte agressif, « le

philosophe attaque le problème » dit Bachelard. On découvre ainsi que l'acte poétique aussi bien que celui spéculatif ont une nature agressive : la poésie elle-même a un fond ténébreux. Fondane rappelle à Bachelard que dans son *Faux-Traité* il avait déjà mentionné les origines platoniciennes de cette observation. Mais attiré par la polémique, il restera cantonné dans son compte-rendu, dans la discussion sur la querelle entre les poètes et les philosophes. Et c'est regrettable, car à ce point il aurait pu peut-être, reprendre celle sur la nature de la différence entre Rimbaud et Lautréamont.

Il y a cependant une remarque de Fondane, associée à une observation faite par Bachelard, qui peut être de nature à nous relancer dans cette direction. La vie telle qu'elle est décrite par Lautréamont est terrible, « animalisée », « faut-il » donc « rompre avec la vie, ou continuer avec la vie ? » se demande le poète. « Pour nous » dit Bachelard, « le choix est fait... La vie doit vouloir la pensée »<sup>21</sup>. La réplique de Fondane à cette conclusion est qu'au choix d'une poésie « désanimalisante » fait par le philosophe, le poète préférera toujours une poésie « animalisante ». Et il ajoutera : « si la vie doit vouloir la pensée, il est certain que celle de Lautréamont ne la veut pas ... c'est en tant que volonté poétique que la vie de Lautréamont refuse de vouloir la pensée »<sup>22</sup>. Le cercle semble être bouclé et Lautréamont est remis dans l'orbite de Rimbaud. Comme lui, l'auteur des Chants de Maldoror refuse de « devoir vouloir », il reste « irresponsable », ancré dans une zone irrationnelle ; car « la plongée poétique toujours et par essence, s'effectue en quelque zone irrationnelle ... elle agit à la manière d'un instinct »<sup>23</sup>.

Pourquoi alors on ne retrouve-t-on pas Lautréamont dans le dernier livre important de Fondane, *Baudelaire et l'expérience du gouffre* ? Pendant les dix derniers années de sa vie, le philosophe a transgressé la conscience malheureuse du poète quand il est arrivé à la conclusion que « la poésie est un besoin et non une jouissance ; un acte et non un délassement, le poète affirme, la poésie est une affirmation de réalité »<sup>24</sup>. Mais le prix que le poète paye pour sa « liberté d'être inactuel, de parcourir le monde en fantôme » est ce *mal de fantôme* dont il ne peut plus se séparer. En apparence, en publiant *Poésies, une préface à un livre futur*, Lautréamont a essayé d'aller au-delà de Maldoror, vers une aurore qui était inscrite dans les Chants mais qu'il n'a pas pu reconnaître et expliciter jusqu'à son dernier moment. Ce *mal d'aurore* semblera en fin de compte à Fondane, se trouver dans une opposition totale au *mal des fantômes*, un mal qui refuse d'accepter que « les gémissements poétiques de ce siècle ne sont que des sophismes ».

## NOTES

<sup>1</sup> J'utilise ici la version publié chez Denoël et Steele en 1933.

<sup>2</sup> *Rimbaud le Voyou*, p. 190.

<sup>3</sup> *Ibidem*.

<sup>4</sup> *Ibidem*, p. 191.

<sup>5</sup> *Ibidem*, p. 192.

<sup>6</sup> *Ibidem*, pp. 250-255.

<sup>7</sup> Voir pp. 36 et 85 dans *Faux Traité d'esthétique*, Éditions Paris-Méditerranée, Paris 1998.

<sup>8</sup> p. 101, dans Lautréamont, *Oeuvres Complètes*, Éditions José Corti, Paris 2005.

<sup>9</sup> Rimbaud *le voyou*, p. 192

<sup>10</sup> *La Conscience malheureuse*, p. 209.

<sup>11</sup> Rimbaud, pp. 194-195.

<sup>12</sup> „Cahiers de l'Etoile”, Mai 1930, pp. 601-614.

<sup>13</sup> *Ibidem*, p. 611.

<sup>14</sup> *Ibidem*, p. 612.

<sup>15</sup> 1940, XIX, pp. 527-532. L'article est inclus dans Benjamin Fondane, *Le lundi existentiel*, Éditions du Rocher, Paris 1990 ; les citations correspondent au texte inclus dans ce volume sous le titre, *À propos du Lautréamont* de Bachelard.

<sup>16</sup> *Le lundi existentiel*, p. 160.

<sup>17</sup> *Ibidem*, p. 612.

<sup>18</sup> *Ibidem*, p. 613.

<sup>19</sup> *La Conscience malheureuse*, p. XXII.

<sup>20</sup> *Images et Livres de France*, Éditions Paris-Méditerranée, 2002, p. 95.

<sup>21</sup> *Le lundi existentiel*, p. 165.

<sup>22</sup> *Ibidem*.

<sup>23</sup> *Ibidem*, p. 166.

<sup>24</sup> *Faux Traité*, p. 129.

---

---

## Benjamin Fondane between “le mal des fantômes” and “le mal d'aurore”

### Abstract

This article is centered on the question of the relationship between Fondane and Lautréamont. More exactly, we ask ourselves why did Fondane prefer Rimbaud to Isidore Ducasse as emblematic of the attitude of “irresignation”. The conclusion is that for Benjamin Fondane the latter, in spite of Maldoror, could not overcome the purely esthetic temptation of the poetic act.